

Solennité de Saint Corentin

1943



30/10/60

30/10/60

SOLENNITÉ DE SAINT CORENTIN

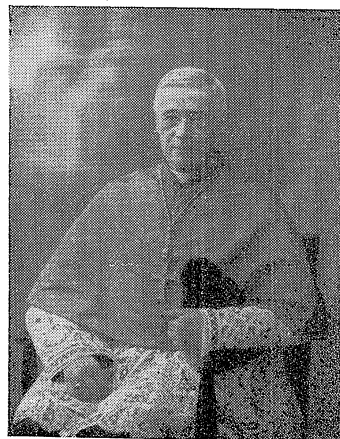
1943



Son Exc. Mgr Duparc,
Evêque de Quimper et de Léon.



Son Exc. Mgr Le Bellec,
Evêque de Vannes.



Son Exc. Mgr Cogneau,
Evêque de Tabraca,
auxiliaire de Quimper.

ALLOCUTION

PRONONCÉE

PAR SON EXCELLENCE MONSEIGNEUR LE BELLEC

ÉVÊQUE DE VANNES

A L'OCCASION

DE LA SOLENNITÉ DE SAINT CORENTIN

A LA CATHÉDRALE DE QUIMPER

LE DIMANCHE 12 DÉCEMBRE 1943





Mementote praepositorum vestrorum.

Gardez toujours la mémoire de ceux qui
furent vos chefs, vos pères, dans la foi.

EXCELLENCES RÉVÉRENDISSIMES,
MES BIEN CHERS FRÈRES,

C'est Saint Paul qui nous fait cette recommandation au dernier chapitre de son Epître aux Hébreux : « N'oubliez pas, répète-t-il aux premiers chrétiens auxquels il s'adressait, n'oubliez pas ceux qui ont été vos pasteurs. Le grand bienfait dont vous leur êtes redevables est la foi qu'ils vous ont apportée. Ce sont eux qui vous ont annoncé la parole de Dieu. »

Notre Bretagne a toujours été fidèle à la recommandation du grand Apôtre. Elle n'a pas oublié les noms de ses premiers chefs et elle garde pieusement leur mémoire avec la tendre vénération qui est due aux ancêtres. Les Bretons aiment tous les Saints du paradis, car ils sont tous les amis de Dieu ; mais à part la Sainte Vierge et Sainte Anne et Saint Joseph, ils mettent au premier plan les Saints de leur race, et cette prédilection-là ne saurait leur être reprochée.

Dans l'innombrable légion des vieux Saints de chez nous, il en est sept que nos aïeux vénéraient avec une dévotion plus marquée, les fondateurs de sept des anciens évêchés de Bretagne, les sept Saints, comme on disait :

Septem Sanctos Veneremur

Et in ipsis demoremur.

Septiformem gratiam...,

les grands chefs qui par leurs prédications, par leurs miracles, par leurs vertus, par leurs constructions, étaient considérés comme les pères de la Bretagne d'après le ^v^e siècle. Les Bretons du Moyen Age s'imposaient, au moins une fois dans leur vie, le pèlerinage touchant du Tro-Breiz. Ce tour de Bretagne — plus de 500 kilomètres — se faisait aux grandes fêtes, à Pâques, à la Pentecôte, à la Saint-Michel et à Noël. Les caravanes des pèlerins se succédaient sur les

routes de Bretagne, et elles allaient vénérer successivement dans les sept cités saintes Saint Corentin, Saint Pol, Saint Tugdual, Saint Briec, Saint Samson, Saint Malo, Saint Patern. En une seule année de la fin du xiv^e siècle, 35.000 pèlerins, assure-t-on, firent le Tro-Breiz. Ce pèlerinage si original était l'affirmation en masse du souvenir fidèle et l'hommage solennel de la reconnaissance vivace de tout un peuple.

Depuis longtemps le Tro Breiz a disparu : mais dans les âmes est toujours demeurée profonde la dévotion aux Saints fondateurs. Surtout les diocèses qu'ils ont fondés et les villes qui leur doivent leur existence aiment à se rappeler leurs noms vénérés, au moins une fois l'an, le jour du traditionnel « pardon ». Si Montalembert écrivait aujourd'hui sa belle histoire des Moines d'Occident, il ne dirait plus après avoir énuméré les nombreuses villes de France qui portent des noms de Saints : « Ces villes portent toutes des noms d'hommes ; oui, et des noms de saints, et qui plus est, des noms de moines ! des noms d'hommes admirables, mais aujourd'hui inconnus, oubliés, dédaignés jusqu'au sein même de ces villes ingrates qui doivent leur existence au laborieux dévouement de leurs fondateurs », ou du moins il exclurait de la liste de ces villes ingrates nos cités bretonnes, car elles gardent fidèlement, elles, le culte de leurs fondateurs. S'il écrivait aujourd'hui, Montalembert n'ajouterait pas davantage ce qu'il disait en 1860 : « Demandez à n'importe quel habitant actuel de ces villes ce qu'était le fondateur dont le nom et la mémoire sembleraient devoir être identifiés avec ses premières et ses plus durables impressions : il ne saura que répondre », ou du moins Montalembert excepterait les habitants de Quimper-Corentin, car à Quimper tous savent la belle histoire du grand moine qui dévala un jour des hauteurs boisées de Plomodiern pour venir bâtir son monastère et sa cathédrale dans le palais du roi Grallon.

Fonder une ville est une œuvre louable, mais il y a quelque chose d'infiniment plus grand et qui fait l'impérissable gloire de Saint Corentin parmi vous : c'est lui qui fut choisi par Dieu pour appeler vos ancêtres des ténèbres de l'idolâtrie et les faire entrer dans l'admirable lumière de la foi. D'autres Saints ont été plus illustres que lui, certes, dans l'histoire, mais il n'y en a pas qui doit vous être plus cher, car il a été l'Abraham de votre peuple, le patriarche de votre race, le premier apôtre envoyé vers vous. Nommer le saint vieillard qui apparaît au berceau de votre Eglise, c'est rappeler l'époque mémorable à jamais

où il plut à Dieu d'introduire notre petite patrie au sein de son royaume surnaturel et d'incorporer notre peuple à sa sainte Eglise, par l'apostolat des sept Saints dont le premier est Saint Corentin, *his praeetulit Corentinus*.

Sur votre prière singulièrement honorable pour moi, mais d'une confiance bien imprudente, très vénéré Monseigneur, je vais essayer de redire, sans rien de l'éclat ni du charme des précédents panégyristes de Saint Corentin, ce que fut l'apôtre de Quimper et de la Cornouaille, et lâcher de résumer un chapitre de la belle épopée des origines chrétiennes de notre Bretagne : *Saint Corentin, LE CADRE, L'OUVRIER, L'ŒUVRE*. Puisse ce récit tout simple, en ravivant dans vos cœurs la reconnaissance à Dieu pour l'immense et primordial bienfait que vous devez à Saint Corentin, exciter en vos cœurs la volonté de rester filialement fidèles aux enseignements et aux leçons que votre Père dans la foi vous redit du ciel le jour de sa fête : *Audite, filii, patrem vestrum*.

A l'Occident des Gaules, une presqu'île se détache, la plus isolée, la mieux protégée et peut-être la plus caractérisée des provinces françaises : les flots bleus formant une ceinture autour de ses falaises sombres : elle s'appelle sans doute pour cette raison l'Armorique, le pays au bord de la mer.

Avant l'ère chrétienne, cette contrée était occupée par une tribu de la grande race celtique, dont les innombrables rameaux couvraient alors d'immenses territoires. Les habitants des côtes se livraient à la vie pastorale et à la pêche. Les forêts de l'intérieur semblaient impénétrables. La civilisation n'était guère avancée. Seuls, les Vénètes, la plus antique des peuplades armoricaines, avaient une organisation puissante. Les idées religieuses ne manquaient pas d'élévation, du moins à l'origine, car bientôt de grossières erreurs étaient venues les déformer. Les clairières, ombragées de chênes séculaires, furent les premiers temples. Les dolmens constituaient les autels où la main des druides faisait couler parfois le sang des victimes humaines. Les menhirs servaient de pierres tombales : déjà, dès les très lointains âges, on avait chez nous le culte des morts. Nos ancêtres les plus éloignés croyaient en Dieu et ils admettaient l'immortalité de l'âme.

Un jour sur les Alpes parurent les premières aigles romaines. Rome était alors le cœur du monde, et de ce centre rayonnaient comme des artères les routes stratégi-

ques, où l'instinct dominateur poussait à flots continus les légions conquérantes. Bientôt elles parvinrent jusqu'en Armorique. Nos pères opposèrent aux envahisseurs une résistance désespérée. La bataille navale du Morbihan, que César raconte dans ses Commentaires avec beaucoup de complaisance et peut-être un peu de partialité, témoigne de leur vaillance. Ils furent écrasés par le génie des généraux romains et par la force irrésistible d'une armée disciplinée. Carhaix, la ville d'Aëtius, devint la nouvelle capitale. De nombreuses voies sillonnèrent le pays. Sur certains points soigneusement choisis on établit des camps, dont il reste encore des vestiges. A intervalles réguliers on entendait retentir sur les pavés le pas lourd des légionnaires. L'empreinte romaine cependant ne fut jamais profonde, car la vie rurale l'emportait de beaucoup sur la vie urbaine. La langue celtique résista : les traditions nationales se maintinrent.

Puis, l'Empire Romain ayant atteint son apogée, croula sous les coups répétés des Barbares et bientôt ne fut plus qu'un immense cadavre en pleine décomposition. Cela arriva du temps où vécut Saint Corentin.

Le v^e siècle, dans l'ensemble, est l'un des plus sombres de l'histoire. Rude et tragique époque ! Si nous sommes émus maintenant et troublés au spectacle des changements qui s'accomplissent sous nos yeux, quels ne furent pas les sentiments des hommes de ce temps-là ! Certes, beaucoup de siècles tiennent une toute autre place que celui-là dans la glorieuse histoire de la civilisation. Mais en est-il un seul qui ait connu de semblables bouleversements ?

Quand Saint Corentin était jeune homme, des nuées de Barbares avaient envahi tous les points de l'Empire. Rome elle-même était dévastée par Alaric. Le Sud de la Gaule était occupé par les Wisigoths, et l'Est par les Burgondes, tandis que les Francs s'apprêtaient à franchir le Rhin. En Afrique, les Vandales étaient les maîtres, et quand Saint Augustin mourut, sa ville d'Hippone était bloquée par les hordes de Genséric.

Nous regardons aujourd'hui avec effroi les peuples de l'univers attirés successivement dans le gouffre de la guerre, et jamais peut-être pareille étendue du globe n'a été simultanément la proie de l'effroyable fléau. Mais au v^e siècle ce n'étaient pas seulement des armées, si nombreuses qu'on les suppose, qui s'ébranlaient ; c'étaient des peuples entiers avec les femmes, les enfants et les vieillards qui, depuis le cœur de l'Asie jusqu'aux plus extrêmes confins de l'Europe, déferlaient les uns sur les autres.

Quand ce fut le tour de la Gaule, on pouvait suivre à la lueur des incendies la marche des Barbares. Leurs noirs bataillons aux casques ailés surgissaient vers le soir comme une vision sinistre aux portes des villes gallo-romaines : ils jetaient dans la nuit leurs clameurs sauvages, le cri du vautour qui voltige autour de sa proie, et de ces cités, le lendemain, il ne restait que des ruines fumantes.

Partout où passe le flot barbare et chaque fois qu'il passe, c'est la dévastation, c'est le feu et le sang, c'est la ruine et la mort. On comprend les angoisses de Saint Augustin : l'effondrement de l'Empire Romain ne sera-t-il pas le signe de la fin du monde ? Si Rome cesse d'être souveraine, le monde pourra-t-il subsister ?

Sur notre Armorique, le perfide Aëtius avait déchainé les Huns d'abord, puis les Alains, tandis que les Saxons pillards, ces précurseurs des Normands du ix^e siècle, survenaient à l'improviste sur nos rivages dans leurs barques de peaux, légères et rapides, attaquant, ravageant, dévastant les côtes, que ne défendaient plus les garnisons romaines.

Même la grande Bretagne, la seule Bretagne d'alors, malgré la protection de la mer, n'échappa pas à l'universelle ruée, et les Bretons insulaires, mal protégés par les murs qu'avaient élevés les Romains, subirent les incessantes incursions des Pictes et des Scots, aggravées par l'invasion des Angles et des Saxons. Partout la guerre, partout le sang !

Et ce qui semblait dans les invasions, ce n'était pas seulement l'indépendance nationale, c'était la civilisation latine. La forêt reconquerrait le sol, la terre était de nouveau envahie par les ronces et les épines.

Pis encore, avec la civilisation latine, c'était le christianisme lui-même qui était menacé dans son développement, dans son intégrité et jusque dans son existence. La nuit tombait sur le monde désolé et ensanglanté. L'Armorique à peine effleurée par le Christianisme allait s'enfoncer en des ténèbres chaque jour plus épaisses.

Alors ? Dieu va-t-il abandonner le monde ? Non. A l'heure où tout semblait perdu, tout allait être sauvé. Le cinquième siècle finissant devait voir le baptême de Clovis. Le cinquième siècle était destiné à transmettre aux âges suivants le flambeau de la civilisation et de la foi chrétienne. C'est la gloire de Saint Corentin d'avoir été l'un des ouvriers de cette œuvre si grande en notre Armorique, en cette partie de l'Armorique qui lui demeure si reconnaissante et qui a gardé avec fierté son très ancien nom de Cornouaille.

Le cinquième siècle, si l'on excepte les conquérants, ne peut pas être regardé comme particulièrement riche en grands hommes. Même au sein de ce qu'il y avait de plus vivant dans la société d'alors, la religion chrétienne, combien de noms émergent ? En Occident, Saint Jérôme, Saint Augustin, Saint Léon-Le-Grand. Est-il permis de rapprocher de ces noms illustres celui de qui nous célébrons la fête ? Par la sainteté, oui, sans doute, et c'est le principal. Par la puissance de l'esprit ? rien ne nous permet d'établir une comparaison. Par l'éclat et surtout par l'universalité du rôle ? Assurément non.

Saint Corentin appartient à la pléiade des ouvriers, obscurs peut-être au regard de l'histoire, mais si grands au regard de l'apostolat, moines et évêques, qui par l'éminence de leurs vertus et par l'énergie de leurs entreprises, ont maintenu et ont propagé l'idéal chrétien à l'époque tourmentée de l'ancien Empire Romain d'Occident où la Providence les suscita.

Que fut Saint Corentin ? Un Breton, un moine, un évêque ; et c'est à ces trois titres, par ces trois manières d'être, qu'il a accompli l'œuvre à laquelle providentiellement il avait été prédestiné.

Un Breton d'abord. Au v^e siècle de l'ère chrétienne, nous trouvons à l'extrémité de notre péninsule trois éléments principaux, représentant trois groupes distincts, l'élément Armoricaïn : les Celtes indigènes, peuplade rêveuse et chevaleresque ; l'élément Gallo-Romain : les Celtes dégénérés, dont les rares survivants erraient comme des ombres au milieu des ruines ; l'élément Breton : les Celtes immigrés au sang plus jeune et plus ardent. Sans aucun doute, dans l'ensemble de la région, le paganisme dominait.

C'est au premier élément qu'appartient Corentin. Il était Celte indigène, Armoricaïn, né en Armorique, en cette Cornouaille même. Il était probablement, dit-on, fils d'un Breton immigré, ce qui expliquerait bien le fait qu'outre-Manche aussi, dans la Cornouaille anglaise, se rencontrent des traces de son culte. Il unissait donc en sa personne les qualités les plus pures de la race bretonne, et si, comme le Gallo-Romain Saint Patern, il ne fut pas de ceux qui traversèrent la mer pour trouver en Armorique une seconde patrie, il sut compatir aux souffrances des Bretons obligés de s'expatrier de la Grande-Bretagne et sympathiser avec les nouveaux venus qui ne cherchaient autre chose que la liberté de servir Dieu dans la paix et dans la tranquillité. Il avait appris les méfaits des envahisseurs dans la grande île. Il avait sans doute connu les récits que raconte le Jérémie de la Bretagne,

Saint Gildas, en un livre dont chaque mot est un sanglot. Il n'avait pas ignoré la résistance courageuse des habitants pourchassés dont l'épisode le plus célèbre est la fameuse bataille de l'Alleluia.

Au v^e siècle, au fléau extérieur des invasions barbares auxquelles l'Empire Romain abandonna complètement les Bretons insulaires, un autre fléau plus grave encore et plus dangereux était venu se joindre. L'hérésie, mal plus funeste que la persécution, avait envahi la Grande-Bretagne comme le reste de l'Eglise, d'ailleurs, sous la forme inventée par le moine breton Pélagie, lequel avait professé et répandu sur le point capital de la grâce des erreurs telles qu'il aboutissait à supprimer complètement le surnaturel, la nécessité du secours divin, l'efficacité de la Rédemption. Cette hérésie s'était même propagée avec une telle rapidité et un tel succès que le Pape Saint Célestin dut envoyer Saint Germain, évêque d'Auxerre, comme légat pontifical en Grande-Bretagne, avec mission de combattre et d'étouffer le Pélagianisme, contre lequel les évêques de Grande-Bretagne eux-mêmes se sentaient impuissants. Cette mission s'accomplit au milieu des troubles causés par les invasions.

Au printemps de 430, Saint Germain se trouve dans le camp des soldats bretons en face des Pictes et des Scots. Ceux-ci choisissent à dessein pour l'attaque le matin de Pâques. Saint Germain, qui a été général romain avant d'être évêque, fait passer ce mot d'ordre : « Le cri de guerre sera le chant de Pâques, *Alleluia*. Dès que l'ennemi attaquera, criez ensemble après moi : *Alleluia* ! » Quand les Barbares attaquent, Saint Germain crie *Alleluia*, et toute l'armée bretonne répète la même clameur, qui se répercute, immense et formidable, pendant que les Pictes et les Scots, pris de panique, s'enfuient tous, sans que la moindre goutte de sang soit versée de part et d'autre.

Mais cette bataille de l'*Alleluia* n'eut pas de lendemain, et c'est après 430 que commença la véritable conquête, et que les Bretons de Grande-Bretagne vinrent en masse, par dépôts successifs, occuper pacifiquement notre Armorique, et finir par en faire la Petite Bretagne, Britannia Minor. Les tribus des Dumnonii vinrent fonder sur le littoral Nord une deuxième Domnonée, et celles des Cornovii apportèrent sur vos côtes le nom qu'elles ont gardé depuis, la Cornouaille.

Ainsi, indirectement, par une conséquence alors bien imprévue dont nous bénissons maintenant la Providence, les grandes invasions du v^e siècle ont contribué à former — s'il est permis d'user du mot que voici — la « nationalité » bre-

tonne. De la rencontre fraternelle des deux principaux éléments, Bretons insulaires émigrés et indigènes Armoricaïns, les uns et les autres fils des vieux Celtes, les uns et les autres étant restés eux-mêmes, en dépit de la domination romaine, ayant gardé leur langue, leurs institutions, leurs mœurs, leurs qualités natives, est sortie la race à laquelle nous avons le bonheur et la fierté d'appartenir, race indépendante, race fidèle, race mystique, capable de tous les dévouements, surtout quand la religion les réclame.

Si l'histoire ne nous a pas conservé le nom des parents de Saint Corentin et si elle passe sous silence l'éducation qu'il reçut, nous savons que de bonne heure et jusqu'à ce qu'il devint le premier évêque de Cornouaille, il fut un moine. Sa vie monastique, il la pratiqua successivement sous deux formes. Il fut d'abord ermite, puis fondateur et supérieur d'un monastère.

Un moine : qu'est-ce bien au juste que cela ? Un homme qui laisse couler sans grand effort une vie facile, à base d'ignorance et de paresse, ainsi que, en tous les temps ont prétendu les adversaires de la vie monastique ? Certainement pas. Un homme vivant entre ciel et terre, dégagé des besoins et des soucis de ce monde, entouré de compagnons tous bons et vertueux, consolé par de douces prières et des chants poétiques, ainsi que, à la suite des descriptions d'écrivains enchantés, bien des chrétiens se l'imaginent ? Pas tout-à-fait. Un moine, c'est un chrétien qui a pris à la lettre les plus austères conseils de l'Evangile et qui s'est décidé à en faire la règle habituelle de toute son existence. Un moine, c'est un homme qui se propose un idéal très pur et très élevé, presque au-dessus de l'humanité, et qui, pour l'atteindre, a besoin d'une grande force et d'une grande foi. D'une grande force, car il doit être fort contre lui-même, fort contre le tentateur, fort contre les éléments, fort contre les puissants de ce monde. D'une grande foi : car seuls des motifs surnaturels peuvent le conduire à choisir cette vie austère, surhumaine et surtout à la poursuivre avec constance.

Aussi doit-il être formé par la prière, par le travail, par la mortification, par l'obéissance.

Afin de tremper sa volonté et d'éprouver sa foi, Dieu ne lui ménage généralement pas les épreuves, ni celles du dehors, ni celles du dedans : mais pour l'encourager ou le récompenser, souvent aussi il lui prodigue les plus suaves consolations.

C'est dès sa jeunesse que Saint Corentin, attiré par l'appel divin vers la solitude, se retire dans un ermitage

du bois de Nêvet, au pied du Ménez-Hom, en la paroisse actuelle de Plomodiern : *juventutis suae florem solitudini mandavit*. Bienheureuse solitude où il vit avec Dieu seul, lisant et méditant les saints Livres, pratiquant une vie toute de pénitence et de prière, travaillant aussi de ses mains pour abattre les arbres et conquérir la terre destinée aux semailles et aux moissons, ne se préoccupant guère de sa nourriture quotidienne que lui fournit chaque jour le poisson miraculeux.

Rien n'est gracieux comme la rencontre inopinée dans la clairière de Nêvet de Grallon, le comte de Cornouaille, chassant à travers la forêt, et de Saint Corentin, qui accueille le prince en son ermitage avec la plus déférente amabilité, lui offrant même une tranche de son poisson, et lui inspire par la sainteté même de sa vie et par la douceur évangélique de sa parole, la plus vive admiration. Spontanément, Grallon lui fait don de son domaine de Plomodiern. Saint Corentin y bâtit un monastère, où viennent le rejoindre des compagnons désireux de partager sa vie, où bientôt accourent des enfants pour recevoir instruction et éducation.

Songons à ce que devaient être et étaient en ces temps lointains les monastères primitifs de nos vieux Saints Bretons, nullement édifices vastes et somptueux comme il est normal que devaient devenir les monastères postérieurs, plutôt baraquements en bois, ou même cellules arrondies en appareil grossier comme la cellule de Saint Maudez que l'on voit encore non loin de ma paroisse natale, qu'il fallait sans doute protéger par des tranchées de défense contre les animaux sauvages.

Ce sont les vieux moines d'autrefois, ou dispersés solitairement en leurs ermitages, ou penitis, comme Saint Primel, l'ami de Saint Corentin, ou groupés sous l'autorité d'abbés en de ferventes et laborieuses communautés comme votre illustre Landévennec, qui ont planté le Christianisme chez nous.

Monseigneur Tréhieu, de si chère mémoire, aimait à citer la réflexion d'un incroyant célèbre visitant jadis, avant l'expulsion, la Grande Chartreuse, et la réponse qui lui fut faite. « J'admire, dit le visiteur, la vie de vos moines : mais enfin, quel peut bien être leur rôle social ? — Mon ami, répondit le Père, en lui montrant les Alpes, regardez ces pics solitaires, puis contemplez là-bas les vallées fertiles, et maintenant écoutez les torrents. Ils vous disent, en un langage que peut-être vous ne comprenez pas : nous sommes les eaux vives qui jour et nuit portons vers les plaines arides la fraîcheur et la fécondité des monts. Dans le monde

des âmes, les moines sont les monts, vous êtes les plaines, et les torrents de nos immolations en purifiant vos souillures fécondent vos labeurs.»

Oui, un monastère est un foyer de vertu, de sanctification et d'expiation. Un foyer de vérité aussi et d'action apostolique, soit pour ceux qui y viennent, petits et grands, soit pour ceux qui vivent dans son ambiance, soit pour ceux à qui les moines vont porter — et tel fut sûrement le cas de Saint Corentin — la parole qui instruit, qui console, qui relève, qui encourage, plus encore les sacrements qui confèrent et entretiennent la vie surnaturelle.

Un foyer encore de travail intellectuel ; qui ne sait que dans les monastères se copiaient les auteurs anciens ? et de travail manuel. Montalembert remarque dans ses « Moines d'Occident » que la Grande-Bretagne est le pays d'Europe qui a été le plus profondément labouré par le soc monastique. Notre petite Bretagne aussi a été profondément labourée par les charrues de nos vieux moines. Si le déboisement est devenu de nos jours une calamité, à l'époque de Saint Corentin il était la première des nécessités. Qui donc a accompli en Armorique le long et pénible labeur de défrichement qui a été la première cause de la prospérité de l'agriculture moderne, sinon les moines, ces ouvriers obscurs et patients qui, à la sueur de leurs fronts, ont arraché à la végétation sauvage notre sol maintenant si fécond ? Qui a abattu les arbres séculaires ? qui a labouré le sol conquis sur les forêts ? qui a ensemencé la terre ? qui a planté les premiers arbres fruitiers ? qui a domestiqué les animaux ? qui a créé pour le ravitaillement des populations les premiers stocks de grain, sinon toutes les générations de moines qui se sont succédés en notre Bretagne depuis Saint Corentin ? Et en défrichant les broussailles, Saint Corentin et ses compagnons, Saint Gwennolé et tant d'autres ont défriché les broussailles qui enténébraient les esprits, et le bon grain de la foi a été jeté dans les âmes en même temps et presque du même geste que le blé dans les champs gagnés sur les broussailles.

En devenant chef de monastère, Saint Corentin devint en même temps, s'il faut en croire Albert Le Grand, maître d'école, les familles de la région lui ayant confié l'instruction de leurs enfants. Tel a vraiment été l'un des principaux bienfaits de l'institution monastique en Bretagne — nos premiers prêtres furent tous des moines — qu'à l'ombre de tout monastère s'ouvrit toujours une école, comme à l'ombre de chaque cathédrale, et à l'ombre de presque chaque église.

Le grand Moine de Plomodiern avait certainement rêvé de finir ses jours dans la tranquillité de sa chère solitude. Mais ce vaillant ouvrier du Seigneur était destiné à accomplir une grande œuvre, une œuvre qui demeure toujours, une œuvre qui conservera à travers les siècles son souvenir et son nom.



Cette œuvre-là, mes bien chers Frères, cette œuvre-là qui vous est si justement chère, cette œuvre-là qui est, en définitive vous-mêmes, c'est le diocèse de Cornouaille.

Lorsqu'un homme a obéi à la volonté de Dieu et qu'il s'est longuement préparé à devenir entre ses mains un bon instrument, les circonstances, ces grands maîtres que la Providence impose à nos vies, lui font connaître la tâche qui sera la sienne et le mettent à même de donner sa mesure.

Dans la première moitié du v^e siècle, l'évangélisation de l'Armorique n'était pas encore très avancée, et seules les cités gallo-romaines de Rennes, de Nantes et de Vannes étaient pourvus de sièges épiscopaux. Le roi Grallon estima qu'il était nécessaire de doter la ville où il résidait d'un évêché couvrant de sa juridiction spirituelle tout le comté de Cornouaille, et les biographes disent qu'il y fut instamment poussé par tous les seigneurs du pays. Pour un labeur si capital dans l'organisation religieuse de la Bretagne, sur qui allait se fixer le choix du prince ? Il se souvint de l'ermite qu'il avait rencontré dans la forêt de Névet, dont l'accueil l'avait charmé, dont la sainteté l'avait frappé, dont la parole l'avait ému. Saint Corentin voyant dans la proposition de Grallon l'expression certaine d'une volonté divine, abandonne non sans regret sa solitude pour venir s'établir en la ville à laquelle depuis quinze siècles son nom est resté attaché.

Votre cité, si agréablement située entre deux rangs de collines au confluent de deux rivières dont la principale a été popularisée sous le nom de la plus jolie rivière de France, comprenait surtout la résidence de Grallon qui s'élevait à l'emplacement même de cette cathédrale. Grallon cède son château à celui dont il a demandé à l'Eglise la promotion et se retire pour lui faire place, prouvant ainsi par un acte si généreux qu'il élève au-dessus de son propre pouvoir le pouvoir de régir les âmes. Saint Corentin prend possession du lieu dont sa présence a fait le point le plus vénérable de la cité des Corisopites et où s'est dressé, après le sanctuaire primitif de l'Apôtre de la Cornouaille, cet édifice

grandiose qui est le cœur de votre charmante ville et qui se place au premier rang des cathédrales bretonnes. A dater de ce séjour, Quimper-Odet est devenu à jamais Quimper-Corentin.

Premier évêque de l'un des plus vastes diocèses de l'ancienne Bretagne, Saint Corentin fut assurément dans toute la plénitude du terme un pasteur, prêchant, convertissant, baptisant, ordonnant des prêtres, instruisant les enfants, se dévouant sans repos ni cesse à toutes les âmes ou déjà chrétiennes ou à convertir, ne diminuant rien de l'austérité de son régime manuel, faisant avec la grâce de Dieu des miracles pour établir fermement la religion en toute la contrée, amenant doucement et rapidement les habitants du terroir à adopter la foi chrétienne et à vivre selon ses préceptes.

Depuis les jours lointains de Saint Corentin, l'œuvre entreprise par lui dure, et ses successeurs au cours des siècles n'ont eu qu'un désir : entretenir la flamme qu'il avait le premier allumée et continuer le labeur pastoral dont il avait été l'initiateur. N'est-ce pas encore des énergies surnaturelles que l'Apôtre de la Cornouaille puisa aux sources célestes et déposa aux origines de votre peuple que vous vivez, mes bien chers Frères ? N'est-ce pas dans cette ardeur première, dans cette vitesse initiale de la foi bretonne qu'il faut chercher le secret de votre constante fidélité aux croyances chrétiennes ? D'évoquer avec dévotion le Saint fondateur de votre église et de vous rappeler à vous-mêmes vos origines ne peut que vous affirmer plus solidement dans la foi traditionnelle que vous avez héritée de Saint Corentin et qui, depuis son apostolat en cette contrée, malgré tous les orages et toutes les tourmentes de l'histoire, n'a jamais failli ni décliné.

César avait passé sur l'Armorique comme un ouragan, courbant, broyant tout sur son passage : sa domination fut éphémère. Saint Corentin doucement releva les âmes avilies, les intruisit dans la foi, les établit dans l'amour de Dieu : sa conquête fut durable. L'Evangile de paix dont il fut le héraut providentiel rafraîchit les esprits desséchés, assainit les cœurs corrompus, affermit les volontés chancelantes. C'est au souffle de sa parole et à l'éclat de ses miracles que tout ce pays commença vraiment à vivre.

Dans l'un des premiers textes connus qui rappellent son apostolat, l'auteur de la vie de Saint Gwennohé s'écrit : « Comme ils brillaient d'une triple lumière les sommets de la Cornouaille, quand ces trois grands hommes, Grallon, Corentin, Gwennohé y tenaient le premier rang : *Cornubiae procères* : Grallon, qui avait pour sa part l'empire terres-

tre et qui sagement gouvernait les campagnes et les rivages, Corentin, qui, dans sa haute dignité et dans la splendeur dont l'environnait le corps sacré du Christ, apaisait la soif du peuple, en lui distribuant le breuvage précieux de la foi, et Gwennohé, le père des moines ! »

Les grands missionnaires, Dom Michel Le Nobletz et le vénérable Père Maunoir, en entreprenant leurs prédications apostoliques qui relevèrent la Bretagne à une époque de déchéance, n'avaient qu'une ambition : réveiller dans les âmes la foi vivante et agissante qu'y avait semée le glorieux Saint Corentin.

Quand le Saint fondateur sentit venir la mort, il put, en toute humilité mais en toute vérité, se rendre le témoignage qu'il avait commencé une grande œuvre dont il abandonna l'avenir à Dieu avec une totale confiance.

De cette grande œuvre commencée il y a 15 siècles par le glorieux Saint Corentin, vous êtes, très vénéré Monseigneur, l'ouvrier d'aujourd'hui, comme de celle dont au Nord de l'Armorique un autre grand saint, Saint Pol de Léon, fut l'initiateur. Vous perpétuez vaillamment l'apostolat des deux saints, aidé maintenant par le bras filial de votre si dévoué Auxiliaire, et vous soutenez en ces jours si tragiques le courage de votre peuple avec une vigueur que tous admirent. La tradition, je crois, rapporte que Saint Corentin régît le diocèse de Cornouaille pendant quarante années. Vous êtes tout près d'atteindre ce chiffre, que très peu sans doute des successeurs de Saint Corentin ont connu dans le passé. Permettez à la vénération de vos fidèles, de vos prêtres et de vos collègues de souhaiter que vous dépassiez les années d'épiscopat de Saint Corentin.



Il est raconté, mes Frères, dans l'histoire du culte de votre Saint Patron que la si précieuse relique que vous possédez, le bras de Saint Corentin, fut apporté solennellement en cette cathédrale le 3 Mai 1643. Grand souvenir qu'il n'est pas inopportun de rappeler, en ce troisième centenaire de la translation.

Quand au IX^e siècle survinrent sur nos côtes les pirates Normands, la dévotion de nos pieux ancêtres se hâta de mettre en sûreté, à l'abri des déprédations des envahisseurs ce qu'ils considéraient comme leurs plus riches trésors, les reliques des Saints Fondateurs.

De cet exode imposé par les circonstances vers les villes lointaines, en général elles ne sont revenues qu'en fragments :

celles de Saint Tugdual sont toujours à Laval, grâce à quoi le fondateur de l'évêché de Tréguier est devenu le patron de cette ville de Laval ; celles de Saint Brieuç avaient été emportées à l'Abbaye Saint-Serge d'Angers, d'où ne revinrent au Moyen-Age que quelques ossements à la ville qui porte son nom et où furent profanés et brûlés pendant la Révolution ceux qui y restaient encore ; celles de Saint Corentin, portées de Quimper en des refuges successifs, aboutirent partiellement à l'Abbaye de Noirmoutiers. L'un de vos prédécesseurs du début du XVII^e siècle, Monseigneur, Mgr Le Prestre de Lézonnet en demanda une part à l'Abbé de ce monastère qui lui céda le bras de Saint Corentin. Votre autre prédécesseur Mgr René du Louët fit la translation de cette si vénérable relique en votre cathédrale qui, depuis, la conserve avec fierté et l'honore avec grande dévotion.

Une terrible épidémie de peste ravageait la ville de Quimper depuis 1638. Le tiers des habitants avait succombé. En 1640, un saint religieux de la ville sut par révélation que le mal cesserait si l'on avait recours à Saint Corentin, et il se hâta de répandre l'idée que si la cité faisait vœu à Saint Corentin de placer dans une châsse honorable la sainte relique de son bras, le fléau s'arrêterait. La population entière fait unanimement le vœu. Immédiatement l'épidémie cesse. Le vœu est accompli le 3 Mai 1643.

Comment éloigner de notre pensée, mes bien chers Frères, un autre fléau, plus terrible encore que celui qui éprouva votre cité il y a trois siècles, un fléau qui ravage, non pas seulement une ville ou une petite partie de la terre, mais l'humanité presque entière et qui est pour notre pauvre France d'une si amère affliction ? Devant la prolongation de l'épreuve, devant le malheur qu'est l'absence de nos prisonniers et de nos requis, devant l'accumulation et l'aggravation des souffrances qui sont les conséquences de la guerre, oh ! tournons nos regards vers le Ciel : c'est de là seulement que nous viendra le secours, le vrai secours. Que le bras de Saint Corentin, qui tout à l'heure va passer dans vos rangs pour vous bénir, se dresse encore pour arrêter le mal qui broie vos cœurs et qui désole toutes les familles ! Que tous les Saints de Bretagne et tous les Saints de France se fassent là-haut nos célestes alliés ! Que Sainte Anne, la grande patronne de toute notre Armorique, intercède pour tous ses fils ! Que Notre Dame, à qui Saint Corentin dédia la première cathédrale de Quimper, et dont il inaugura le culte quinze fois séculaire sur la colline sacrée de Rumen-gol, que la Vierge Immaculée à qui, voici un an, le Souverain

Pontife a consacré dans un geste de suprême confiance l'univers entier, soit notre avocate, obtenant le pardon de nos fautes et faisant valoir aux yeux de son Divin Fils que la France et spécialement la Bretagne sont capables de se redresser encore !

Si la Vierge Marie, et Sainte Anne, et Saint Corentin et tous nos Saints daignent bientôt nous exaucer, ah ! qu'il sera beau — à condition que les âmes, comprenant la leçon providentielle des événements entreprennent énergiquement la révolution morale qui s'impose — ah ! qu'il sera beau, quand la colombe annonciatrice de la paix aura paru au firmament, quand tous les absents seront revenus et quand tous les foyers seront réunis, de clamer au Seigneur notre reconnaissance, en chantant, et en cette cathédrale, le plus joyeux des *Pange Solemnes* à Saint Corentin, et à tous nos pardons, les plus fervents de nos cantiques, et surtout en nos vies la plus intégrale et la plus constante des fidélités, en dignes fils des grands Saints qui jadis évangélisèrent notre Bretagne et qui sont les vrais pères de notre petite patrie !

*Feiz hon tud koz, o feiz santel,
C'houi vo bepred feiz Breiz-Izel.*

AMEN.